

Table des matières

<i>Un manifeste pour l'autonomie</i>	
par André Simha.....	7
§ 1. <i>Émancipation et autonomie</i>	7
§ 2. <i>La passion de l'intellect et le rôle de la mathesis</i> <i>dans l'histoire</i>	14
§ 3. <i>Le jugement, acte irréductible de l'esprit.....</i>	20
§ 4. <i>La vertu d'intelligence et l'Histoire</i>	26
§ 5. <i>Le progrès réflexif de l'esprit dans l'histoire</i> <i>des sciences, manifestation de la vie de l'esprit</i>	32
§ 6. <i>Le seul et unique sujet, c'est l'activité de l'esprit</i> <i>(science, art, morale, et religion)</i>	41
§ 7. <i>Souveraineté de l'esprit.....</i>	51
Note biographique	57
Chronologie et bibliographie.....	65

INTRODUCTION À LA VIE DE L'ESPRIT

CHAPITRE PREMIER. La vie consciente.....	75
La Représentation.....	78
L'Action	100
Le Sentiment	106
CHAPITRE II. La vie scientifique	115

CHAPITRE III. La vie esthétique	155
CHAPITRE IV. La vie morale	173
CHAPITRE V. La vie religieuse	199

Un manifeste pour l'autonomie

§ 1. *Émancipation et autonomie*

« *Serons-nous une chose, ou deviendrons-nous l'esprit ?* » Telle est, selon Léon Brunschvicg¹, l'alternative qui se pose perpétuellement à toutes les démarches et à tous les actes de la vie humaine. Car c'est par une sorte de pari que se joue sans cesse notre destinée, un pari sur soi-même, sur sa propre capacité à devenir autonome à l'égard des nécessités de la vie – biologique et sociale – et à s'engager dans une vie d'intelligence et de conscience, cette vie qui, pour être sans cesse en progrès, peut seule être dite humaine, et digne d'être vécue. Le choix d'une destinée se révèle en effet dans nos actes : dépendent-ils de notre histoire et de notre situation particulières ou expriment-ils la libre détermination de notre conduite ? Relèvent-ils ou non du choix d'un devenir ? Et ce devenir contribue-t-il au progrès de l'intelligence et de la vie ? Ce qui constitue l'humanité en chaque homme, c'est son effort, intellectuel et vital, pour dépasser son état actuel et son passé, et son progrès vers l'autonomie. Cet effort, en tant qu'il participe au progrès de l'émancipation humaine, dans toutes les

1. Chapitre V de *l'Introduction à la vie de l'esprit : La vie religieuse*.

œuvres et institutions de la culture, Brunschvicg le nomme *esprit* : la vie intérieure à laquelle accède la réflexion authentique – de façon éminente celle du savant, du philosophe ou de l'artiste, mais aussi bien celle de toute pensée instruite et qui s'interroge – est indissociable du progrès de la civilisation collective², elle ne se confond nullement avec cette complaisance morbide au processus psychologique individuel que l'on nomme introspection³.

Jamais en effet un individu *n'est effectivement tout ce qu'il peut être* : il est en chacun une puissance de progrès qui engage à résister à la tyrannie des habitudes d'action et d'opinion qui ont constitué l'individualité par appropriation des contraintes et des demandes de son milieu particulier. Mais cette puissance, tout comme celle de l'idée vraie selon Spinoza, peut être entravée ou au contraire libérée, selon la disposition de l'esprit individuel où elle tend à s'effectuer : ce qui est le plus propre à l'intelligence et à ses exigences de vérité se heurte aux images nées des sentiments et des affections de l'individu. Notre vocation, si l'humanité a un sens, est donc dans le *déracinement de l'égoïsme et de la partialité*⁴ qu'exige la raison, cette référence de la pensée et de l'action au vrai et au juste selon toute intelligence droite. Au fond, l'universel – théorique et pratique – requis par la raison, se confond avec cette vie qui pour être humaine, doit se projeter au-delà de la sphère des besoins, des désirs et des intérêts individuels ; la raison est en chacun de nous une *idée, un point de*

2. Avertissement de la seconde édition de *L'Introduction à la vie de l'esprit*.

3. *De la connaissance de soi*, p. 8

4. Chapitre IV de *L'Introduction à la vie de l'esprit : La vie morale*.

repère auquel notre action a recours pour s'orienter aussitôt qu'intervient la réflexion. Le besoin en nous de vérité et de justification universelles est le ressort de la résistance à soi-même, c'est par lui qu'est possible le dépassement des déterminations biologiques et sociales de l'identité individuelle. C'est en ce sens qu'une vie n'est humaine que par *émancipation* : la vocation de l'humanité n'est autre que *l'autonomie*. Devenir l'esprit, cette vie qui anime toute véritable pensée, c'est s'affranchir des entraves qui font une existence bornée à l'appropriation et à l'isolement de l'individualité.

Être une chose, c'est au contraire se laisser définir, être situé, recevoir une existence stable, individualisée, séparée des autres êtres, – ce qui relève d'ailleurs de l'activité de la perception, donc du jugement, et non de la spontanéité de la chose elle-même – ; c'est aussi, par extension, être un vivant qui ne parvient à se représenter soi-même que comme un individu, déterminé, séparé, définissable comme toute autre existence dans le monde. S'élever au-dessus de ces déterminations individuelles pour *devenir l'esprit*, cette puissance *qui a rapport au tout de l'univers comme à soi-même*, suppose donc une véritable *conversion* de l'existence, une rupture avec la dispersion des intérêts et des situations, la discontinuité et l'hétérogénéité des sollicitations, externes ou internes, qui font l'*ego*, le sujet qui se soutient de l'illusion de son identité dans la séparation de soi. Lorsque Brunshvicg soutient que c'est seulement dans et par l'esprit que la liberté existe, et que ce n'est que par l'éducation à la raison et à l'identité fondamentale des esprits qu'une société d'hommes libres et solidaires est possible, il ne fait qu'énoncer la conséquence pratique de sa critique de l'hétéronomie : la vie réduite à l'individualité et entretenue dans la recherche de ses intérêts

égoïstes est une vie entravée, elle est systématiquement empêchée d'accéder à sa propre humanité, elle ne peut être *autonome*.

La liberté qui nous fait tout autres que des choses exige une véritable *dés-individuation* : toute *détermination*, rappelait Spinoza, est *négarion*, et ce qui décide pour nous, en nous-même, ce qui a, dans notre histoire et dans notre milieu particulier, constitué notre personnalité particulière, ne peut qu'empêcher, en s'opposant au mouvement de la pensée, notre vocation à tendre vers *tout* ce que nous pouvons être. Hors de la vie de l'esprit règne l'*hétéronomie*. Entre l'hétéronomie d'une individualité qui doit sa formation à l'extériorité, et l'autonomie véritable de l'être qui par la spontanéité de l'activité de penser, s'affranchit de soi, notre irréductible pouvoir de juger doit trancher.

Que l'intelligence soit action, dès qu'émerge la vie consciente, qu'elle tende à nous arracher à l'inertie et à la servitude, qu'elle porte en elle un refus de la représentation figée par l'habitude, cette *négarion* de l'esprit, c'est ce que chacun peut expérimenter dès qu'il se livre à l'activité intellectuelle, dont la forme la plus délibérée et la plus transparente à elle-même est l'intelligence scientifique. Car c'est en élaborant des rapports intelligibles, en *comprenant*, que notre connaissance du monde cesse de dépendre de la *représentation* et de l'extériorité, pour instaurer elle-même, de façon active, par construction, *l'univers concret*, l'univers total d'où notre perception extrait ce qui lui est nécessaire, mais qui ne prend son sens véritable et sa vérité que par l'action de l'esprit : « *Pour passer du monde dont il constate la réalité au monde dont*

il comprend la nature, l'esprit ne peut compter que sur lui-même »⁵.

L'acte de *comprendre* a donc en lui-même sa propre lumière, et celle du monde ; et en se comprenant lui-même, en comprenant qu'il ne peut compter que sur lui-même, il découvre le sens de la liberté. L'idée vraie est cet acte lui-même ; sa réflexivité et sa liberté définiront le domaine propre de la philosophie. Plus précisément, dans la mesure où l'idée vraie a *une vie dans l'histoire* de la connaissance, il s'agira pour une philosophie de la liberté effective de remonter de l'œuvre infinie d'intelligence qu'est la connaissance scientifique à l'action et aux exigences de l'esprit qui l'anime. Aussi Léon Brunschvicg ne peut-il concevoir la philosophie que comme une entreprise *réflexive* sans cesse instruite par les progrès de la rationalité scientifique. Seule la conscience de ces progrès empêchera le penseur de céder à la tentation dogmatique qui signe la mort de toute philosophie, que cette tentation vienne d'une religiosité qui ne manque pas de s'insinuer périodiquement dans la spéculation philosophique, – qui cesse par là d'être désintéressée – ou qu'elle vienne du positivisme et de la soumission et des limitations qu'il prétend imposer à la raison⁶.

5. *La vie scientifique*, III (Chapitre II de l'Introduction à la vie de l'esprit.)

6. Bernard Bourgeois définit ainsi le tournant que représenta dans la philosophie française la fondation de la *Revue de Métaphysique et de Morale* et de la Société française de philosophie par Xavier Léon, Léon Brunschvicg et ses condisciples de l'École Normale Supérieure : « *Selon ses fondateurs, Xavier Léon (qui ne s'était pas présenté au concours de l'École) et ses amis normaliens Elie Halévy et Léon Brunschvicg, la Revue de Métaphysique et de Morale devait « être rationaliste avec rage », face, d'une part, au « misérable positivisme » et, d'autre part, à l'« agaçante religiosité » Un tel impératif exigeait de supprimer le divorce entre la philosophie et, d'un côté, la science réelle, de l'autre, la pratique effective, tout en maintenant la libre réflexion, méta-*

Pour Léon Brunschvicg, dont le premier ouvrage publié fut son mémoire⁷ intitulé *Spinoza*, aucune des aspirations humaines les plus fondamentales n'est hors de portée de la philosophie ; tout comme l'auteur de *l'Éthique*, il pense que l'on ne s'engage en philosophie que pour répondre à la question du meilleur *choix de vie*, la solution résidant en fin de compte dans l'exercice le plus complet possible de l'entendement. À lire le *Spinoza* de Brunschvicg, c'est la *liberté de l'esprit* qui est l'*alpha* et l'*omega* de la meilleure vie, celle qui s'accomplit dans la philosophie.

Introduire à *la vie* de l'esprit a donc un enjeu pratique essentiel. Avec le spinozisme, qui accomplit en cela, tout en faisant fi de ses prudences, le projet cartésien, la philosophie reprenait à son compte, et dans une perspective résolument rationaliste, la question religieuse du *salut*. Brunschvicg n'hésite pas à en reprendre et à en actualiser l'examen, parce qu'elle lui semble centrale dans la formation et le progrès de la conscience européenne ; celle-ci en effet s'est déterminée à partir de la naissance de la philosophie en Grèce. De façon résolue et méthodique dans l'idéalisme platonicien, elle a vu dans *la pensée* une puissance irréductible à ses conditions empiriques, elle lui a reconnu une vie propre, qui ne pouvait dépendre des particularités de son inscrip-

physique, sur la science, et, morale, sur la pratique. Cet objectif de réconciliation spirituelle par une philosophie réflexive informée de la positivité de la connaissance et de l'action est requis par les mêmes jeunes hérauts d'un rationalisme ouvert, à la fois critique et engagé, lorsqu'ils organisent à Paris, en 1900, à l'occasion de l'Exposition Universelle, le premier Congrès mondial de philosophie. » Bulletin de la Société française de philosophie, Vrin, 2001, 95^e année, numéro spécial du centenaire.

7. Mémoire couronné en 1891 par l'Académie des sciences morales et politiques pour le Prix Bordin, et publié chez Alcan en 1894.

tion historique et géographique. Dès lors, relèvent de la pensée toutes les œuvres humaines consacrées à la recherche de la vérité selon une norme d'universalité éminemment émancipatrice. Le salut selon la philosophie va se caractériser comme dépendant essentiellement de la puissance de penser, il résidera dans l'extension et l'élévation de *l'esprit* plutôt que dans l'espoir superstitieux – certes biologiquement compréhensible – d'une vie future de *l'âme* (*l'expectatio ad futurorum* de la tradition religieuse). Si Spinoza est selon Brunschvicg un moment capital dans l'histoire de l'Occident, c'est dans la mesure où il a accompli en toute clarté l'identification de la vérité et de la vie qui sous-tendait l'idéalisme platonicien. Le point de vue de l'éternité, qui est celui de l'esprit, n'a plus rien à voir avec l'espoir de l'immortalité d'une âme personnelle. C'est *la vérité qui est vie, c'est la vie de l'esprit*. La philosophie, qui est la prise de conscience de cette identité, est engagement à comprendre : le véritable salut est dans l'intellection.

Pour expliciter cet engagement qui définit la conscience philosophique, Brunschvicg analyse ses manifestations et ses effets dans l'histoire de la connaissance scientifique, conçue comme progrès de l'effort par lequel l'intelligence rend compte du réel. L'enjeu philosophique fondamental de cette analyse est la prise de conscience de l'activité créatrice de l'esprit dans les progrès de l'intelligence du réel, ce qui revient, mais par une autre voie que celle de Spinoza, à retrouver la conscience de soi du sage de *l'Éthique*, une conscience qui n'est plus enfermée dans une individualité particulière, et qui se confond avec la réflexivité des idées vraies (savoir, c'est savoir qu'on sait) ; une conscience qui exprime la Pensée, cet attribut infini de l'Être infini, et qui réalise l'identité de la puissance vive d'intellection qui est en nous

et de la vérité effective. *Conscient de soi, du monde et de Dieu*, selon la définition du sage que donne l'*Éthique* de Spinoza.

§ 2. *La passion de l'intellect et le rôle de la mathesis dans l'histoire*

Devenir l'esprit est donc la norme d'une vie dont la conscience, en progrès incessant, s'étend indéfiniment par sa compréhension de l'univers et d'elle-même. Devenir *l'esprit* donne le sens de l'effort spirituel, orienté par la tâche humaine universelle de penser le réel en vérité. Or cette norme de vie et de pensée, cette intelligence du réel tel que le construit indéfiniment le jugement dans le travail scientifique, a pour Brunschvicg une signification politique et morale fondamentale, puisqu'elle enseigne à chaque homme son humanité, cette vocation à progresser vers la communauté des esprits dans la recherche du vrai et du juste. Affirmer l'unité et l'unicité de *l'esprit* revient donc à soutenir qu'il ne peut y avoir qu'une seule et même norme spirituelle de la connaissance et de l'expérience en ses modalités diverses, épistémique, esthétique, et morale, et qu'il revient à une humanité instruite d'avoir une conscience de plus en plus vive de l'unité et de l'universalité des aspirations humaines.

Dégager ainsi le sens véritable de la vie spirituelle permettra de définir *la vie religieuse* en sa vérité essentielle. C'est dire qu'en toute rigueur, l'unité et l'unicité de l'esprit ne se réalisant que dans la pureté de son activité autonome, la conscience religieuse ne pourra être référée qu'à *cet idéal immanent à l'esprit*. Toute transcendance appréhendée sur le mode de l'ineffabilité ou de l'incompréhensibilité d'une « surnature », a sa source dans l'illusion présenti-

fique d'un écart irréductible entre l'intelligence et le réel, considéré comme un donné extérieur à l'activité qui s'efforce de l'appréhender.

Toute une métaphysique théocentrique a entretenu pendant des siècles cette illusion, sous la forme d'une analogie anthropomorphique, celle d'une hiérarchie des êtres, ordonnée et dominée par le décret d'une volonté absolument libre. Le principe d'unité qui est au fondement de l'activité spirituelle se trouvait ainsi projeté au-dessus de l'intelligence humaine et son expression ne pouvait être, comme l'a montré Spinoza, qu'un commandement, une loi impérative qui exige l'obéissance et sanctionne toute forme de rébellion. Cette représentation, commente Brunschvicg, procède par *imitation d'une vie sociale*⁸ soumise à un régime despotique ; selon un paradoxe qui n'est qu'apparent, par la rupture qu'elle prétend imposer au lien intérieur qui nous fait participer à la vie spirituelle, la notion de transcendance est régressive. Elle introduit dans l'expérience spirituelle les préjugés réalistes et matérialistes de la pensée prés-cientifique. Préjugés dont *la mathesis* nous a appris à nous délivrer, en faisant apparaître dans l'idée qui se construit, dans cet acte même de penser, la norme de vérité, indépendamment de toute attestation externe. Avec l'universalisation de la *mathesis* dans la science moderne, à partir de Descartes, la puissance du jugement humain se découvre autonome et illimitée. Le spinozisme accomplira de façon radicale, c'est-à-dire sans les réserves que la conscience de finitude et l'appel à la transcendance imposaient encore au cartésianisme, cette mutation de la conscience occidentale qui la libère de toute autorité externe, de

8. *Introduction à la vie de l'esprit*, Chap. V, § II.

toute hétéronomie, et lui donne le sens de sa propre infinitude, celle d'un progrès intellectuel indéfini.

Que signifie donc l'*immanentisme* de la conception brunshvicgienne de la vie spirituelle ? N'existant pas à part de l'activité spirituelle effective, le principe interne d'unité spirituelle définira l'exigence universelle de la conscience religieuse. Autant dire que l'unité qui oriente la vie spirituelle authentique constitue son idéal, qui le délivre de la servitude des désirs et des craintes d'une individualité vécue selon la loi de la séparation et de la lutte pour la survie physique. Tel est le sens de la pure conscience religieuse, c'est-à-dire de l'exigence de communion avec les autres esprits, dans l'unité de la pensée désintéressée, hors de tout sentiment d'orgueil ou d'humilité, et au-delà de toute forme de rivalité. Conscience qui ne peut que faire abstraction des formes extérieures des croyances et des cérémonies particulières. Où une telle conscience, dont l'horizon est la communauté spirituelle universelle, pourrait-elle se former sinon dans la participation à la culture scientifique, artistique et éthique, dont le contenu se révèle dans l'histoire comme un effort incessant d'unification ? Seul cet effort, en effet, peut faire émerger « *un sujet spirituel capable de tout le développement que comportent l'infinité et l'universalité d'une raison désintéressée* »⁹. Comment les césures de la métaphysique et de la théologie traditionnelles resteraient-elles valides pour un tel sujet ? Comment pourrait-il admettre une « *surnature* », un « *monde intelligible* », ou « *suprasensible* » au-delà du réel naturel tel que le construit le travail conceptuel de la science ? Les adjectifs « *spirituel* » et « *surnaturel* » seront ainsi toujours opposés dans la philosophie de Brunshvicg : le recours à un

9. *La raison et la religion*, 1939, éd. Alcan, p. 52.

intelligible distinct de l'activité intellectuelle ou à une source transcendante de connaissance ou d'expérience trouve son origine dans le réalisme de la perception, qui alimente l'illusion d'une donation par un pouvoir externe à l'activité de l'esprit¹⁰.

Le premier ouvrage de la prestigieuse collection *Philosophie de la matière* – qui fit connaître les travaux des plus grands physiciens et mathématiciens de la première moitié du xx^e siècle – fut, ce qui peut surprendre au premier abord, *La philosophie de l'esprit*¹¹ ; il s'agissait de l'édition posthume des leçons dispensées par Léon Brunschvicg en Sorbonne au cours de l'année universitaire 1921-1922, leçons qui constituaient la véritable préparation au *Progrès de la Conscience dans la Philosophie Occidentale*¹². Un tel choix se justifiait pleinement, dès lors que le sens même de l'activité spirituelle cessait d'être dissocié de la puissance de l'intelligence scientifique, telle que l'avait analysée Brunschvicg, en s'appuyant sur une connaissance précise des rapports les plus novateurs et les plus féconds que les sciences de la matière venaient d'établir entre *la forme* des raisonnements mathématiques et *la matière* de l'expérience physique, poussant *la capacité de discernement spirituel* bien au-delà du pouvoir que la plupart des philoso-

10. C'est ce qui s'exprime dans son opposition à la thèse développée par Maurice Blondel, son contemporain et ami, dans *L'Action*, thèse selon laquelle la méthode d'immanence devrait mettre en évidence un écart dans le donné, par lequel celui-ci signifie qu'il est ordonné au surnaturel. Cf. Jean-Luc Marion, *Lettre Post-face* au recueil *L'Action, une dialectique du salut*, colloque d'Aix-en-Provence, mars 1993, éditeur Beauchesne, 1994.

11. P.U.F., Paris, 1949, directeur de collection Raymond Bayer.

12. Éd. Alcan, 1927.

phes contemporains pensaient pouvoir accorder à l'intelligence.

Il est vrai que pour Brunschvicg, et c'est ce qui le sépare de Bergson, l'intelligence n'est pas plus limitée à la représentation spatiale des phénomènes (ce qui lui interdirait la compréhension véritable de ce qui est vivant et dynamique) qu'elle n'est condamnée à ne comprendre que ce qui peut être représenté comme discontinu : la mathématique permet bel et bien de penser la continuité et les variations des flux, le caractère temporel des phénomènes a cessé de lui échapper. L'intelligence scientifique manifeste la créativité de l'esprit, elle lui enseigne à se libérer des deux formes symétriques de dogmatisme, celui du réalisme de la représentation immédiate, et celui des fondements, principes, formes intelligibles ou catégories qui s'imposeraient à lui comme des conditions qui transcenderaient sa propre activité.

Une philosophie de l'esprit affranchie de tout esprit de système, et aussi proche que possible de l'activité effective de la rationalité scientifique, telle est donc l'ambition qui se fit jour dans l'enseignement de Brunschvicg, tel qu'il fut repris et célébré par des philosophes et des savants qui s'étaient donné pour vocation de penser la matière. En 1972, de nouveau, le génie du philosophe qui sut penser les mathématiques comme la manifestation la plus puissante et la plus transparente du *dynamisme de l'intellect*, fut célébré par la réédition, 60 ans après leur première parution, des *Étapes de la philosophie mathématique*. Jean-Toussaint Desanti, un autre authentique philosophe des mathématiques, pouvait saluer dans une préface ce qui donne une actualité permanente et forte à la pensée de Brunschvicg : « *la passion de l'intellect, qui aujourd'hui comme alors vit au cœur de la mathématique [...] et où il a sans doute puisé la*

force de supporter, admirable, serein et digne, en des jours d'épreuve, les dernières années de sa vie »¹³. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette intime solidarité de la passion intellectuelle du vrai et de la capacité de résistance qui donne sa forme pratique à l'autonomie de l'esprit. Mais lorsque Brunschvicg voit – contre toute une tradition de philosophie du concept qui va d'Aristote à Hegel – dans l'immanence du *jugement de relation* à tout concept mathématique la raison pour laquelle la mathématique a pu surmonter toutes les crises issues de son propre progrès, il introduit en philosophie une conception originale de la raison et des principes, conception que résume l'expression « *vie de l'esprit* », qui exclut l'idée qu'une forme (de pensée ou d'organisation) puisse s'imposer à titre d'absolu. Il se réfère à l'histoire de la science fondamentale, celle des formes pures précisément, et aux révisions radicales des concepts arithmétiques et topologiques, et aux révolutions que subissent les notions d'espace et de temps, indéfiniment reprises et repensées au cours de ces crises fondatrices, dont les plus connues sont la crise des nombres dits *irrationnels*, et l'extension du calcul à ce qui semblait une impossibilité, les racines de nombres négatifs, appelées *nombres imaginaires*).

C'est dans le dynamisme critique de la *mathesis* que le philosophe peut le mieux discerner la nature et l'activité de l'esprit même, dont la vie résiste à sa fixation dans le carcan des concepts : l'esprit c'est ce qui ne cesse de s'opposer à la tyrannie de la formule et de la lettre. C'est ici que la vraie liberté, qui n'est pas dans un mystérieux arbitraire de la volonté, mais dans l'activité qui crée à partir de ses propres résultats, et contre eux, brille de tout son éclat. Tout

13. Éd. Blanchard, Paris, 1972.

commence donc avec *la vie scientifique*, dont la philosophie nous aide à comprendre qu'elle est capable de restituer à tout homme la capacité de penser autrement que ne l'y entraîne sa particularité, ce qui revient à le rendre capable de vitalité en toutes les dimensions de sa vie, et à opposer la résistance de l'esprit à toutes les formes d'oppression, théoriques ou pratiques.